

LA SALAMANDRE

D'Axolofof! N°11



Magazine Hybride

Magazine Hybride de Romans - Arts - Voyages



Roman

Nouvelles
d'Aymeric Le Guillou

Poèmes de
Sylvianne Blineau



Voyages

L'île sanctuaire
d'Awaji



Artiste

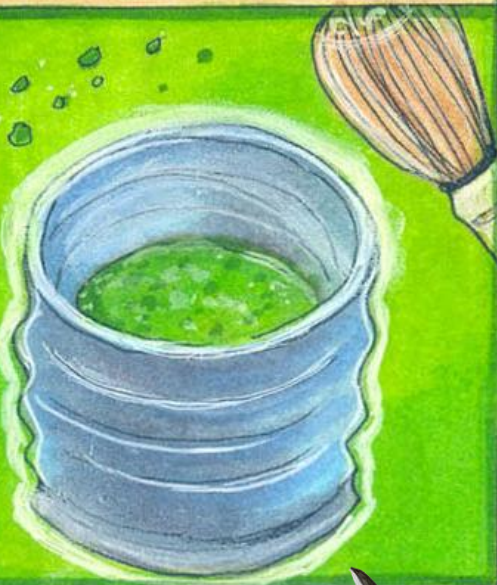
Les poteries
artistiques de
Fumi Sako



Le Grill

Les Gourmandises de
Delphine







Axolotl Salamander Team

- Sally

- Khan

- Maya

- Bogo

Magazine Hybride ?

- Bienvenue dans **La Salamandre d'Axolotl**. Il s'agit d'un nouveau concept de Magazine hybride.

Magazine hybride car il regroupe trois types d'articles : ceux qui présentent des Nouvellistes et des Romanciers ; ceux qui présentent des Artistes de différents domaines ; ceux qui présentent une partie voyage insolite ou inhabituel d'une ville ou d'un pays.

Ainsi est né le projet de La Salamandre d'Axolotl Magazine. Un projet un peu fou de quelqu'un qui ne parvenait pas à trouver un magazine qui regroupait tous ses centres d'intérêts et qui a donc décidé de le créer lui-même. Un magazine en constante évolution hybride à l'image du petit animal « l'Axolotl » qui en est la mascotte.

Si vous êtes avides de nouvelles découvertes dans les domaines du Roman, de l'Art et de Voyage, et même si vous ne l'êtes pas encore, bienvenue dans le numéro 11 de La Salamandre d'Axolotl.

Equipe



Giovannoni Julien

Rédacteur en chef, rédacteur,
iconographe.

julien.gio@gmail.com

0664799612

<http://juliengio.wix.com/le-singe-noir>



mariko

Illustration, rédactrice,
traductions franco-
japonaises.

sunflower.815@gmail.com

<http://marikoillustration.com/>



Et bien voilà, l'année 2015 a débuté, pas de la meilleure façon qu'on l'aurait souhaité mais la vie, et surtout la liberté de création doivent continuer.

Février est un nouveau mois et une occasion de repartir à neuf. Le But de ce magazine est de mettre en valeur les Artistes que nous présentons et nous ne nous sommes jamais écartés de cette ligne de conduite. Certes ce numéro est un peu plus long que les précédents, ce n'est pas parce que nous privilégions les artistes présentés par rapport à ceux des autres numéros, pas du tout. La différence vient de nous, Trouver une mise en page de base et une longueur définie d'articles est certes pratique pour les mises en page. Mais cette répétition et cette obligation que l'on s'imposait risquait de donner une vision usinée de ce magazine ; et cela nous ne le voulions absolument pas. La Salamandre d'Axolotl est presque artisanal, une création pour présenter des créations. Aussi pour ce numéro nous avons essayé de laisser un peu plus ressurgir nos émotions, notre inspiration par rapport aux articles présentés. Y consacrer la longueur que nous jugions nécessaire à Aymeric Le Guillou, Sylvianne Blineau, Fumi Sako, ainsi que le voyage en Awaji. Tout en conservant ce qui est bon et efficace dans la mise en page.

Donc finalement, cette petite « introspection » de Janvier 2015 a été bénéfique pour repartir à neuf et aller de l'avant. La rédaction de La Salamandre d'axolotl espère encore longtemps vous offrir découvertes et voyages. Je conclus en signalant qu'avec une participation continue depuis cinq numéros, l'artiste pâtissière Delphine est membre confirmée de la rédaction.

*Directeur de la rédaction
Giovannoni Julien*

Sommaire

Aymeric Leguillou - P. 5

Sylvianne Bineau - P. 19

Fumi Sako – P. 20

Awaji – P. 29

**Les gourmandises de Delphine –
P. 51**





ARSENE

Nouvelle d'Aymeric Le Guillou

Je suis cet autre qui court à travers la nuit. Celui qui ne s'arrête pas quand il n'a plus de souffle. Je ne me repose jamais, préférant courir le long des dunes de sable chaud. Il n'y a jamais eu de jour, de nuit, de jour comme vous. Le temps s'écoule différemment. Au gré des vents et d'une bonne bouteille de bière. Quand vous dormez, je cours aussi. Il n'y a pas d'obstacle à ma folle cavalcade. Les ponts, les rues sont mes terrains de jeux. Immenses et infiniment reproductibles.

J'ai une préférence toute particulière. Les toits d'église, au milieu des courants d'air, gargouille perchée sur les sommets du monde. Tête à l'envers, je siffle, je raille les gens. Les gens gris qui se précipitent en bas. Et ceux qui rentrent, qui sortent, surtout qui sortent. Y'en partout sur le pavé. Ça se presse, ça grouille, le marmonnement incessant des villes nouvelles. Les chaumières en bas qui gueulent, les filles du vieux bordel qui aguichent les chats d'gouttière. Même les enfants ou les séniles ou le vieux fou d'en haut n'en voudraient pas. Ca souffle aussi, beaucoup, comme un bruit de mécanique. De la musique éclate dans la sueur des rues. Farandoles, y en a qui n'aiment pas. Ils se mettent à tourner, à gigoter. Dans tous les sens, le faubourg hurle. Sa joie, sa peine, tout l'monde s'en fout. Pourvu que ça continue d'brailler.

Je suis cet autre qui court à travers la nuit. Certains m'appellent voleur, d'autres simple libre penseur. J'aime moi-même à définir cet individu créé pour moi comme un rectificateur de trajectoire humaine. J'habite partout, tout m'appartient. Je décide de qui j' m'occupe et de ceux qu'il ne faut pas épargner. Je suis un autre, un étranger. Un excellent amant, toutes les femmes des maris que je soulage d'un portefeuille ou d'un briquet le disent. Je suis un excellent amant. Le meilleur amant est celui qui n'a pas d'existence propre. Celui qui se confond dans les premiers reflets du jour, sautant par la fenêtre, et qui se cache dans tous les chapeaux melons. Je peux mettre tous les costumes du monde. Tout n'est ni trop petit mais ni trop grand. La faute à un malencontreux écartèlement durant la période revêche d'une formation d'esprit impérativement scolaire. Je suis contorsionniste, m'étirant de fleur en fleur à la douce lumière des étoiles. Je cours les rues, oui oui. Mais aussi les campagnes, les autocars, les jours de pluie, et de bonheur. Je suis facteur, employé modèle de mairie. Je suis caissier au marché noir, montreur d'ours en maternelle. Et capitaine des océans.



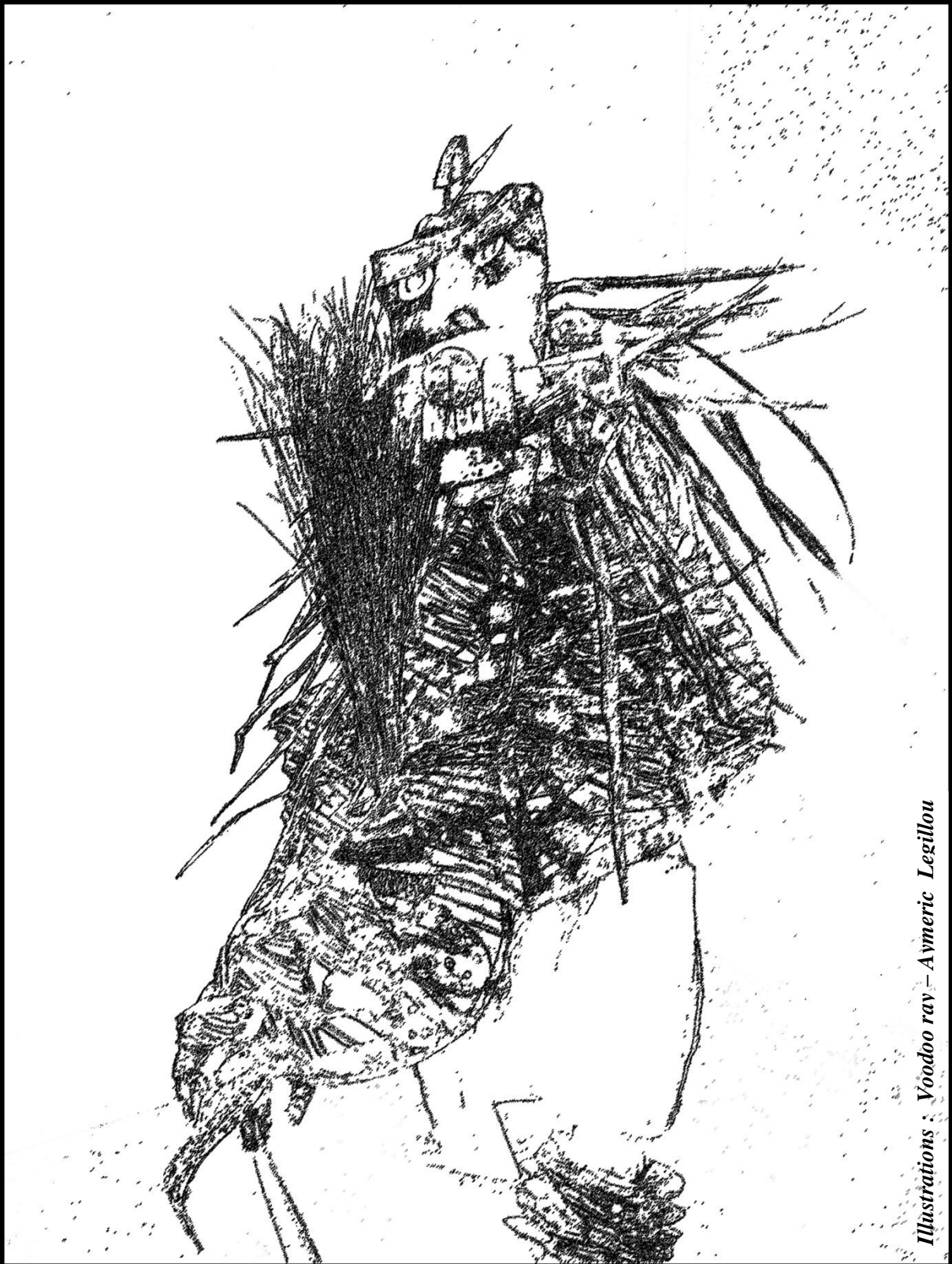
Je suis cet autre qui court à travers la nuit. Vous pouvez vous rendormir. Je ne dépouille que les honnêtes gens. Je suis jaune, puis noir, d'un coup foncé et puis tout clair. Si je n'ai pas d'explication je vais finir par me croire un arc-en-ciel. J'me ballade le long des murs, des cris des maraîchers, des avis de recherche placardés un peu partout. J'me faufile dans les flacons qui puent les arsenics, je me métamorphose en rat des brocanteurs, en gentil apothicaire. Les produits que je vends ne viennent que de mon immense potager, celui qui prend tous les embruns dans ma jolie bordure de ciel. Arrosage automatique branché sur la Patagonie. Quelques fois j'ai des serpents mais c'est pas grave je les mange. Ceux qui viennent de loin ont vraiment un goût bizarre.

La dernière fois une dame me dit : « Vous avez vraiment l'air de celui-là. » « Celui-là qui ? » Je lui demande abruptement. « Mais si...vous savez... Cet autre qui court à travers mes nuits. »

Vous l'auriez cru, vous ?



Aymeric Le Guillou



Illustrations : Voodoo ray – Aymeric Legillou

Aymeric Le Guillou m'apparaît surtout comme un créateur d'ambiance et d'environnement dans ces créations littéraires. C'est aussi l'Art de faire vivre des personnages, surtout lorsque les narrations sont à la première personne, Aymeric développe leurs caractères et personnalités uniques par les mots qu'il leur insuffle.

Aymeric se présente lui-même comme un jeune étudiant de 21 ans issu d'un cursus en Lettres Modernes

Ses petits antécédents poétiques lui ont fait gagner quelques concours de nouvelles et primé dans des concours de poésie.

« Mes mots sonnent, tombent et roulent...un peu comme des chansons. ».

Il décrit son univers comme étant peut être à mi-chemin entre Mathias Malzieu et Manu Chao.

Ajouté à cela un autre don artistique, il pratique le dessin. C'est donc un de ses dessins à l'encre, Voodoo ray, qui le représentera dans ce magazine.

Savourez votre plaisir, on vous gâte dans ce numéro avec trois nouvelles d'Aymeric.

Julien : Bonjour Aymeric, la première question de nos interviews est récurrente : Présentez vous comme vous voulez.

Aymeric : Bonjour !

Je suis un jeune étudiant en Licence de Lettres Modernes à l'université du Mirail à Toulouse. Amoureux du verbe, je souhaite partager mon travail dans la chair du langage. Mes poèmes ressemblent à des chansons, sont voulues comme des chansons. La sublimation du réel par le mot fou, le mot lointain, le mot sauvage. Les mots qui coulent le soir sur le papier en se mêlant à l'encre. Je n'ai pas de réel antécédent poétique mais je commence à écrire vraiment tout le temps, partout, peut être même plus quand je dors.

J'ai pour l'instant été primé par des prix de poésie (Jeux Floraux Toulouse, Concours International Paris Sorbonne) et quelques concours de nouvelles (Crous...). J'ai également participé à quelques revues poétiques.

A l'instar de l'écriture, j'ai une véritable passion pour le voyage et les autres (je fais

de l'animation depuis longtemps et je ne peux pas m'en passer).

Julien : Dans votre texte Arsène, lorsque votre personnage se décrit lui-même, il raconte en détail tout l'environnement qui l'entoure, toute ses métamorphoses pour s'adapter à la société dans laquelle il rode, pourquoi ce choix narratif ?

Aymeric : Ce choix narratif correspond à un regard particulier sur le monde, arbitraire puisque ramené à l'expression d'une subjectivité. Néanmoins, à l'instar que d'être un seul, il se métamorphose de façon inexorable. Avec cette possibilité que nous n'avons pas de revenir en arrière, de changer de masque, de peau. Il est libre et sans frontières. Il est comme monsieur tout le monde et porte en lui toutes les marques de la société. En somme, il est la critique perchée façon "gargouille" d'un monde trop taciturne. Un paria mais un fantasme. L'homme peut-être que nous rêverions tous d'être, sans entrave et passionné. Un homme qui court sans cesse sur le bruit

qu'il fait, qu'il laisse derrière lui surtout, et ce bruit, c'est la vie.

Julien : Dans le dénouement de cette même Nouvelle, diriez-vous que votre « Arsène » est le voleur de rêves ou l'être libre qui hante nos rêves ? Ou autre chose ?

Aymeric : Peut-être un peu des deux. Il capture les rêves des autres pour rebondir un peu plus loin. Il est aussi et plus que jamais, comme un modèle, une projection fantasmagorique, cet être libre qui hante nos rêves, nous poussant à nous dépasser sans cesse, sorte d'exhortation sensible à courir plus vite et à aimer plus fort. Un songe en quelque sorte, qui ne laisse pas indemne quand il s'est échappé sur tous les toits et que le monde colle à nos yeux encore engourdis de la fièvre des nuits. Une idée alors. L'idée personnifiée d'un monde qui bouge et qui nous prend aux tripes.

Je suis Zineb fleur du désert

Nouvelle d'Aymeric Le Guillou

Il fait encore tiède alors que le soir tombe sur les tentures rouge écarlate qui se dressent dans le ciel maudit de Lampedusa. Même la falaise, immense, abrupte, semble vouloir se coucher, harassée d'être restée ainsi immobile pendant des siècles. Elle semble grossière, mal dessinée, comme croquée vite fait par un artiste de rue pressé ou un vendeur de portraits de montagnes au porte à porte. Là-bas, plus loin, culmine l'«albero Del sole», calvaire en bois régissant sur les quelques maigres racines qui poussent à son chevet. Personne n'y va plus depuis quelques années, sauf la vieille folle échevelée qui habite juste à côté, perdue dans son cabanon des quatre vents. Un cerf-volant solitaire s'agite dans l'azur qui s'enflamme. Son ombre se perd dans les vagues qui accourent sur le gris des rochers. On le perd un peu, puis il revient. Peut-être un peu comme l'espoir. Beaucoup de gens ont du lever la tête pour regarder ce bout de toile qui s'envole, ivre de liberté et cependant attaché à la terre.

Je m'appelle Zineb. En arabe, c'est aussi le nom d'un petit arbrisseau aux fleurs suaves et parfumées qui pousse dans le désert. Il a dû se tromper de désert, mes fleurs ont disparu il y a bien longtemps dans les replis amers de mon voile. Ici aussi il y a le désert. Sec, coupant comme les lames d'un rasoir. Les arbres y sont rares, comme dispersés, éparpillés par les larmes du ciel et jetés là, étrangement. Ils se ressemblent mais ne sont pas frères. Ils ne portent pas de fruits dans leur ventre ni le long de leurs branches émaciées, comme si la vie s'était retirée en même temps qu'un beau sourire. J'y monte quelques fois pour apercevoir les oiseaux. Fugitifs mobiles, eux peuvent s'enfuir quand ils veulent. Et quand ils sont fatigués, que le poids de leurs ailes est devenu bien trop lourd, ils s'allongent dans la caresse d'une brise et attendent le bon moment pour partir. Ici pour voler, il faut se munir d'un ticket bleu et vert qui vaut cent paires d'ailes de la meilleure des factures et l'envie de partir s'échoue assez

vite dans la plainte des cailloux.

Ça fait déjà trois ans. Trois longues années que je passe le long des rives de sable. Le sable acide de la fournaise qui me brûle les pieds constamment. Je n'avais pas de chez moi mais personne ne me le disait. La guerre et la famine étaient mon quotidien là-bas. Alors pour ne plus entendre les cris des enfants, pour ne plus voir la boue écarlate qui éclabousse les murs de pierre blanche, pour ne plus voir les visages criards et moqueurs des dictateurs, on prend un bateau. Bateau est un bien grand mot, misérable embarcation munie d'un moteur qui semble avoir été inventée avant le tout premier départ. On donne tout ce qu'on a, ou ce qui nous reste à un frère décharné qui nous vole et qui sortant de sa poche une photo abîmée, couleur sépia, nous montre en riant un palais dans lequel on ne mettra jamais les pieds. Sur la photo, on voyait une plage. Elle semblait belle. Mais quand on arrive de l'autre côté, la plage est la même que celle qu'on a quitté en s'enfuyant. Blanche, rocailleuse et inhospitalière.

Et puis il y a la traversée. Des dizaines de corps entremêlés qui veulent tous se tenir la main parce qu'ils ont peur. On se pisse dessus, on pleure, on braille, on se tait parce qu'on a peur. J'ai fait le voyage toute seule, mon visage mouillé de la tristesse d'un peuple qui souffre. On priait ensemble, quand on voyait le ciel, et surtout quand on ne le voyait plus. Cinquante aveugles qui attendent de recevoir la lumière. Et puis les dos courbés quand on arrivait près des frontières, les vagues, les hurlements. Les détonations, la haine des étrangers démocratiques. La stupeur un peu, l'hébétude beaucoup qui se refermaient sur nos cœurs, les enserrant de leurs griffes noires et amères. Nous devenions bientôt muets, pâles comme un croissant de lune fatiguée. Les mots pleurent, les mots ne dansent plus comme des étincelles, les mots se perdent dans le rictus blafard de l'hiver. La voix se fait rauque et on n'ose plus parler. Même quand sept des hommes ont sauté dans la mer. Parce qu'ils en avaient marre. Marre d'attendre quelque chose qui ne viendrait pas. Personne ne s'est levé, personne n'a prononcé la moindre parole. Seul un petit garçon s'est levé dans l'horizon, agitant son briquet dans l'obscurité de la nuit de toutes les ombres, laissant couler ses larmes dans la mer, ses larmes de sel.

Et puis la montagne glacée du pays d'or est apparue. Mais pas comme sur la photo pliée du capitaine de radeau. Hérissée de miradors, la côte vrombissait, hurlait, tapageait comme un immense bordel à ciel ouvert. Un bordel de militaires, de tenues vertes et kaki qui crachaient dans leur talkie-walkie. Ils nous ont demandé de nous arrêter avant. Le capitaine a dit quelque chose que je n'ai pas compris. Il s'est quand même engagé dans l'étroite anse. Pas beaucoup, juste avant que le feu de l'enfer arrive sur nous.

Quand je me suis réveillée, je n'étais déjà plus Zineb. Mon arbre avait disparu depuis longtemps dans les embruns, mes rêves cassés à la dérive. Quelques-uns de nous étaient là, jonchaient la plage, allongés, jetés comme des ordures. Les autres avaient tous disparu. Même le petit enfant qui souriait aux ombres.

Les plages c'est pour les touristes et les appareils photo, alors ils nous ont fait bouger. Dans un bidonville infâme qu'on devrait appeler chez nous.

De ma mansarde percée de trous de fer en l'air, on voit le ciel des grands oiseaux d'aciers qui s'enfuient sans nous vers le continent. Ceux dans lesquels on ne pourra jamais monter.

Ici, les enfants pleurent, les têtes sont basses, obstinément tournées vers le sol froid et triste. Les radios branchées canal Tiers-Monde crachent les mots amers de notre propre solitude. Même la musique s'égaré le long des insomnies et ne parvient qu'à gêner. De nouveaux fantômes arrivent tous les jours pour s'échouer à crève le cœur dans la merde laissée par *panic* monde. Ils n'ont pas de nom, juste les dents qui claquent, les poings serrés autour des souvenirs. C'est notre ville à nous, méchante, endolorie, qui ne s'étire jamais. Elle reste constamment repliée sur elle-même, plissure-grillage automatique, et les poubelles érigées comme des frontières. Ça pue, tout l'monde s'en fout, les gens font plus l'amour. Pas de toits, juste le vent qui secoue barrières et tôles. Ici préfabriqué, ici c'est déchiré, ici c'est colmaté.

Associations bizarres de constructions à l'agonie, le bouge immense braille les rebuts. Qui s'affairent tous à ne rien faire. Les hommes attendent les filles qui lavent et les enfants fument sous les porches tout en plastique. Il y en a aussi qui sont parqués là-bas, dans le grand couloir tout blanc dans la montagne. J'y suis allé une fois, beaucoup de cris, on ne voit personne. Et quand on revient ici on préfère ne voir que soi. Au moins ses mains, ses pieds même si c'est noir, couvert de suie, ça fait moins peur. Que la brouillasse humaine qui s'enfile les blocs bitume.

Ils sont tous maigres, les yeux creusés dans la pierre de leur prison attrapent la suie. Y'en a qui naissent dès fois, il vaut mieux pas. Pourrir dès le premier regard, c'est pas conseillé pour voir si la vie est belle.

J'ai arpenté les rues des gueules cassées, vieillies et abîmées. Youssef-yeux bleus parlait kabyle quand il est arrivé, maintenant ses mots se perdent le long des barbelés. Il m'apprend l'arabe, moi qui ne sais pas écrire. Les lettres ne s'effacent plus quand je viens y dire ma douleur. Notre douleur si vive de tous les gens sans terres.

Il y a des jours où plus rien n'est pareil. Nous voudrions construire mais ils ne nous laissent rien. Juste nos papiers écrits dans une langue qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne veulent pas entendre chez eux. Ils nous reçoivent par ordre alphabétique dans leurs bureaux aseptisés. Certains ont oublié jusqu'à leur nom alors ça prend du temps. Le temps de les trouver et de les foutre au classement. Dossier n°16624B. Pas d'apostrophe ni de mot composé, juste un code barre imprime le cœur que frotte la haine des invisibles. Ça c'est mon nom, enfin le leur qu'ils m'ont attribué. J'l'entends parfois quand ils appellent et que nous espérons. Que notre situation ait enfin changé et qu'on nous permette d'aller ailleurs. Ça ne dure qu'un temps car elle ne peut pas évoluer. Quelques secondes qui s'égrènent vitesse poussière devant les yeux vitreux des douanes humaines, on se sent petit d'un coup, infiniment petit, notre nom rentré dans un classeur informatique. Le préposé aux apatrides nous jauge dans son costume trop grand pour lui. Il regarde ensuite le tampon qu'il n'apposera pas cette fois sur notre feuillet à deux trois phrases. Je n'ai toujours pas le bon statut. Il faut attendre lis-je sur ses lèvres froides, impersonnelles. Combien de temps vais-je encore rester ici ? Ils ne savent pas plus que moi.

Et je repars à quai d'angoisse, escorté par des hommes grimés de bleu, sourire plissé dans l'encolure blafarde d'une grimace.

La ville des pierres osseuses nous a bien enfermés et ne nous laissera pas partir. Certains y arrivent pourtant, mais pour retourner d'où ils viennent alors ça sert à rien. On les met dans des bateaux après un maigre repas et ils s'en vont. Ils prennent le peu d'affaires qu'il leur reste, souvent un simple médaillon ou quelques habits qui ont survécu à la traversée et on les emmène au large.

Pour ceux qui restent ici, à souffler sur leurs mains tannées par la tristesse, les habitudes prennent le dessus sur une vie qui n'a plus de surprises. Pour eux, pour nous, le temps ne s'écoule plus du tout derrière les murailles qui cloisonnent nos libertés. Il n'y a plus de secondes, minutes ou heures, il n'y a pas d'horloge ici non plus d'ailleurs, juste le bruit du ressac qui vient lécher les galets polis par la mer voyageuse. On ne peut même pas y aller, là-bas, à quelques mètres et pourtant si loin de nous. Elle nous appelle, parfois, quand le soleil y couche ses derniers rayons de feu avant de s'y étendre. Elle fait du bruit, souvent, sur les rochers dressés comme des forteresses. Nous voudrions y aller mais ce n'est pas possible. Alors, on attend à demi-mort dans le murmure feutré de notre geôle ouverte sur les étoiles. Le pire peut être est de voir ce ciel si bleu et cette immense étendue d'eau.

Des bâtiments nouveaux éclosent les jours d'avarie d'hommes. Ils profitent des bateaux qui s'en vont les décharger pour bâtir de nouvelles infrastructures. Des toilettes sèches pour y écouler les diarrhées et les névroses, des sortes de petits hôpitaux qui fleurissent pour les prochaines marées et des grandes baraques à douches, grises et informes.

On voit les grues qui agitent l'air de leurs bras mécaniques, rassemblant petit à petit la figure changeante du camp des réfugiés. Des hommes s'activent, partout, et les travaux vont vite. Ils les défont souvent, puis les reconstruisent, semblables à ceux qu'ils avaient détruits. Ils les changent juste de place. Je ne comprends pas bien pourquoi ils font ça. Peut-être qu'ils s'ennuient autant que nous, au fond.

Ça fait trois ans maintenant que je colle mon front à la grille froide de ma prison dans la déchirure béante du temps qui passe. Il ne se passe rien, encore et toujours rien. J'attends la fin des jours dans ma cage électrifiée. Je suis Zineb, fleur du désert et mon cœur saigne...

Julien : Même narration dans « Je suis Zineb, fleur du désert », vous donnez la narration à un élément symbolique du décor (un arbrisseau) pour décrire toute une région, un pays, ses beautés, les malheurs qui le rongent. La nature de vos narrateurs vous permet-elle de mieux retranscrire vos sensations ?

Aymeric : Ce n'est pas qu'un arbrisseau mais aussi une personne à part entière. En brouillant les frontières entre élément symbolique donc, et personnage de chair, on laisse peut être davantage de place à l'interprétation, à l'imaginaire. Lieu entier d'une contemplation ulcérée mais impuissante d'un spectacle qui dérange, Zineb est d'abord nature comme regard sur la folie des hommes puis, et surtout, protagoniste féminin de cette mini nouvelle. Zineb est un prénom arabe qui tire son étymon d'un arbrisseau à feuilles roses qui pousse dans le désert. Cette ambivalence entre le petit arbre et la personne, malmenée, secouée comme sous le vent sec d'un désert de pierres coupantes permet l'exportation évocatrice des sensations.

Juste un cadavre de plus dans le désert

Nouvelle d'Aymeric Le Guillou

Certains trains mènent au monde, d'autres ne mènent à nulle part. C'est un de ceux-là que je pris le ventre en besace et la ferraille cloutée aux escarres de mes pieds. On entendait le cri des autres hommes dans la cave à charbon qui se répercutaient le long des conduits, les cuisiniers affairés dans la suie, les muets qui parlaient pour se frayer un passage dans le bordel des bagages et des gens. Ils s'empilaient, les pauvres. Ticket première classe composté pour le baigneur, les deux flics de l'escorte ajustés à ma taille, je transpirais à la lumière électrique.

Cafards d'une étable balancés à tout hasard dans le maintien de la loi, ils étaient nerveux depuis qu'on avait passé la frontière. Nous n'étions plus chez eux mais dans un endroit qu'on n'aime pas tous les trois. Ils étaient tout nouveaux et suaient aussi, coincés sous le néon blafard du wagon métallique.

La porte énorme était ouverte et le vent s'engouffrait dans le compartiment. Il faisait chaud. Même les cactus au loin qui striaient la lande sauvage semblaient peiner sous le soleil de plomb. Cloué de force contre le mur brûlant, je pissais sans les mains sur les rails, par la fenêtre grande ouverte.

Les deux képis se moquaient amèrement de moi en voyant tomber quelques gouttes sur mon futaal en toile couleur geôle. Et si je répondais, les crosses de leurs pistolets harnachés à leur ceinture de cuir trop grande pour eux, s'abattaient sur moi jusqu'à ce que je demande pardon d'avoir parlé.

Ils étaient très différents pourtant. Un grand, misanthrope des jours sans nuits, casquette bleusaille vissée sur ses cheveux jaunes et gras et un petit au visage poupin rouge encore de l'adolescence, très mince, les yeux un peu en biais. Le premier ne parlait pas, jamais. Il était rude et crachait sur tous les gens que sa personne ne pouvait écraser. Il répétait sans cesse « Putains d'enculés, pas de bondieuseries, je vous ferai tous crever moi ! Et si ce n'est pas de ma propre main, je vous noierai ! ». Il n'aimait personne, même pas le coéquipier chevrotant

qu'on lui avait assigné en même temps que sa plaque d'«agent assermenté au service de la sécurité publique ».

Il semblait déçu de s'être fourvoyé dans la police. Ses mains, violacées, rappelaient le travail à la ferme, ses muscles épais, tirés, l'habitude de l'effort prolongé. Il regardait souvent au loin, semblant se désintéresser d'un coup de la situation absurde dans laquelle il s'était engagé. On ne voyait que ses yeux et ses dents étonnamment blanches, le reste était enfoui sous une broussaille revêche de quelques années passées à la lueur des lampadaires. Il n'avait pas de miroir, pas de rasoir, seulement un cran d'arrêt immense caché dans le repli de sa chemise. Pendant le trajet, il s'était coupé la joue en essayant d'être plus présentable. Une entaille profonde sur son visage glacé des matins de veille, il m'avait frappé toute la semaine après. Et avait rangé le coutelas en n'y pensant vraiment plus.

L'autre était tout le contraire, cireux, les yeux vitreux, écarlates, il respirait par à-coups, l'air vicié agrippant le fond de sa cage thoracique qui se soulevait de douleur à chaque inspiration. Il était un peu bossu, criait beaucoup, la face énervée par je ne sais quel mal. Par moments, il devenait taciturne. Cela pouvait durer plusieurs heures, invisible dans le fauteuil tellement il devenait petit.

Ils se méprisaient. L'un était silencieux, l'autre braillard, deux opposés flanqués ensemble pour une mission qui ne les regardait pas. On leur avait remis un formulaire, mon nom étiquette dans le coin gauche d'une feuille jaunie, un télégramme et un plan en cas d'imprévu majeur sur la ligne qui mène à Tijuana.

J'avais un numéro à seize chiffres tatoué sur l'omoplate. Comme un animal, ombre d'un troupeau qu'on guide à l'abattoir. Ils me l'avaient imprimé sur ma peau écorchée des tortures et des humiliations à l'encre blême indélébile. J'avais hurlé, quand ils enfoncèrent l'aiguille dans ma chair, en étant sûr d'une seule chose : la plaie, stigmatisme immonde ne partirait jamais. Mon crime resterait marqué sur mon corps pour le restant de mes jours.

On m'avait bandé ensuite, parce que la blessure, à vif, s'était infectée. On avait coulé de l'argile blanche autour de la plaie et de l'alcool à l'intérieur pour brûler la bête qui naissait tout au fond de moi.

Puis on m'avait jeté sur les rails. « Tu vas voir du pays, l'Anguille » me lança moqueur un membre des jurés.

D'une geôle froide à une cellule solitaire au milieu d'une voiture grillagée, il n'y a pas beaucoup de différence. La prison était mobile. Je voyageais, mais en détention permanente. Mes jours et mes nuits se ressemblaient toutes tandis que le paysage défilait, changeait devant mes yeux gris comme le sable de la lune. Ligoté solidement à un banc de fer tous les soirs pour éviter que je saute la tête la première sur les graviers qui tapissent le désert mexicain, ils me laissaient les menottes qui déchiraient mes poignets jusqu'au sang.

Le train ne menait à nulle part. La destination n'était que provisoire, s'engageant après dans la rocaille qui trouait de part en part le désert des « Larmes du Ciel » Il s'arrêtait, vrombissait encore dans un hoquet de vapeur et libéraient ses affreux passagers, les boulets à leur pied laissant des petits sillons dans le sable. Les uniformes, plus nombreux que nous, nous encerclaient et nous marchions le long des pierres blanches que nous allions devoir casser.

Casser. Casser. Casser. Casser. Encore Casser.

Nous étions des gueules abîmées, fracassées par les excès et la violence de ces camps montés à flanc même de colline. Nous étions les enfants des bourrasques, perchés dans des conditions climatiques déplorables. Le soleil tapait fort sur nos têtes là-haut. Les gars tombaient souvent de chaleur, ils perdaient connaissance.

Alors on s'attachait tous à la paroi fébrile, la peur de l'éboulement dans la cordée.

Il fallait casser, extraire le minerai et le jeter dans des grands sacs de fut. Nous les chargions ensuite dans le train et nous repartions aussitôt. Coups de fouets, trompette, et d'un pas presque martial, nous remontions dans les wagons prévus pour le bétail et sous bonne garde, épiés sans cesse, nous perdions des yeux le jour et sa clarté aveuglante.

On devait être trente hommes à peu près par voiture. Les passagers ne changeaient pas souvent d'un camp à l'autre. Certains montaient oui, d'autres redescendaient pour être fusillés dans un endroit où il n'y a pas de cercueil. La loi se règle parfois comme ça ici. Pas pour moi. Tout le monde pissait contre les murs ou chiait dans ses vêtements noués pendant la nuit. Ils nous aspergeaient de temps en temps pour dissiper l'odeur. L'odeur de pourriture. Je sentais l'homme qui pourrit à petit feu. Comme eux. Mes frères. Mes congénères.

Et quand nous protestions ils nous la faisaient manger la merde. A pleine bouche. Battus, torturés, mutilés parfois, nous étions les oubliés des rails de chemin de fer. Nous n'étions que des fantômes laissés quelque part sur le bord d'une route qui n'existe pas encore. Personne ne nous connaissait. Nous ne croisions personne.

Quelques corbeaux dans le ciel noir, le désert qui ravale ses larmes houleuses de la tempête et puis toujours personne. Pas de querelles, nous traversions sans bruit l'enfer des pierres coupantes. Nous nous brûlions les pieds et nous n'avions pas le droit de crier. Pedro et José y étaient restés, dans ce foutu merdier. D'autres gars aussi étaient tombés tout raides sur les sentiers en escarmouche qui menaient aux carrières. Nous vivions dans des tentes, trop petites pour nous tous. Comme des chiens. Certains devaient dormir dehors quand il pleuvait, quand le vent claquait de toute sa force contre la montagne. Nous évitions de tomber malade, les infirmes, inutiles étaient parfois jetés dans le fossé, en bas.

Nous n'étions déjà plus des hommes quand nous remontâmes dans le train. Sous l'ombre dansante des nuages chargés de violentes averses, ils nous emmenèrent à travers le pays, nous déposant quelques fois dans une carrière ou à flanc d'une montagne à découper. Où allaient tous ces sacs ? Je n'en savais rien et je m'en foutais. Je vivais la peur au ventre, terré dans mon trou de pierrasses prêtes à tailler. Ils avaient des fouets.

L'homme peut être très imaginatif quand il veut faire le mal. Nos jambes étaient entaillées par le cuir, nos peaux abîmées à l'acide. Ils nous faisaient boire parfois et nous laissaient nous battre dans une grande cage en bois. Ils pariaient, riaient tandis que nous nous massacrons. Des frères devenus des ennemis appelés à combattre.

Il y avait eu le vent, beaucoup de vent, une tempête. En plein milieu du trajet, comme ça, sans prévenir. La locomotive avait été soufflée d'un coup par la tornade, le reste envoyé dans le fossé. Une partie avait explosé, tuant net tous ceux qui étaient à l'intérieur, l'autre avait terminé sa course contre un énorme rocher sur un fil au-dessus du vide. Je n'avais pas été sonné par le choc et, me frayant un rapide passage parmi le chaos qui régnait à l'intérieur du wagon, je sortais rapidement du train. Les menottes aux mains.

J'avais cassé mes entraves contre une pierre bien affûtée. Un flic était sorti aussi des décombres, en même temps que moi. Il se releva péniblement et me regarda droit dans les yeux. C'était moi ou lui. Je me jetais sur lui d'un coup et saisissant la pierre qui était restée dans ma main, je lui ouvrais le crâne. Comme quand on cassait des cailloux. Sa tête se fendit comme un fruit sans un bruit. La pierre y entra comme dans du beurre. J'avais tué un homme. Je courrais longtemps sans m'arrêter, hagard à travers les champs. Mes tempes bourdonnaient, rougies par l'effort, les veines tirées sur le cou. Je n'avais plus de souffle mais il fallait s'enfuir. De prisonnier je devins fuyard, condamné à l'errance sur les sentiers et à rabattre son manteau en peau sous le soleil infernal. Il ne fallait pas qu'on me reconnaisse.

Arrivé à la première ville, construite alambiquée, sinueuse dans une vallée étroite, je me faisais couper la tignasse énorme, hirsute laissée en friche sur le haut de mon front. Méconnaissable les cheveux enlevés, je faisais des provisions, m'achetais une arme avec l'argent poisseux collé au fond de la besace du flic que j'avais dépouillé sans un regret, puis je filais à l'est vers la mer.

J'avais été vite rattrapé par les hommes lancés à ma poursuite. Ils m'avaient encerclé par je ne sais quel miracle. Ils devaient avoir des contacts dans la région qui m'avaient repéré. J'avais été discret pourtant, évitant les endroits habités ou les endroits à découvert. Je ne faisais pas de feu pour ne pas laisser de trace. Je me reposais le jour et voyageais la nuit, me nourrissant de baies ou de petits oiseaux. J'avais de la corde, j'en fis des collets. Je mangeais la viande crue ou séchée au soleil. Cela dura des jours entiers sans que je sois vu quelque part. J'avais du dévier de la piste des invisibles à un moment et ils m'avaient trouvé. La capture se fit sans trop de mal pour eux. Une calèche de cow-boys placée en guet-apens sur le chemin et des tireurs postés sur les corniches, j'étais fait.

Ils m'eurent au lasso. Mon cheval fébrile, s'ébroua et partit au galop. Je tombais dans la poussière, ma jambe se brisant net dans la chute. J'essayais tant bien que mal de me redresser, ma jambe lâcha et la corde lancée dans l'air par un des hommes s'attacha solidement autour de moi. Recapturé, je fus mis dans un train pour Tijuana afin d'être exécuté. Cette fois, je n'y échappai pas.

Ils signèrent quelques papiers au tribunal, les jurés hurlant la peine capitale et je partis pour le désert.

J'étais maintenant presque arrivé au bout du chemin. Il faisait chaud, le paysage avait changé en même temps que nous avons passé la frontière. Il y avait des cactus partout, dressés vers le ciel qui se chargeait d'ombre. J'allais mourir au milieu de nulle part, les rails s'arrêtant d'un coup, allant lécher le quai inhospitalier de la petite gare du bout du monde. J'allais mourir tout seul, comme un renard, sans un témoin ni une femme. Accompagné de deux flics qui n'en avait rien à foutre, même pas l'argent. Juste parce qu'ils étaient stupides et que la police semblait être une grande aventure.

J'allais mourir et je me sentais bizarre. Je flottais, les larmes coulant amères sur mes joues...

Attaché au pilotis, les fusils se braquent d'un coup sur moi. Je vais mourir et je n'en ai rien à foutre. Je suis bon à être cassé comme un caillou dans un camp dans le désert, je suis prêt à être un oublié, fantôme pour toujours dont jamais aucun ne se souviendra jamais. Je vais mourir et je n'en ai rien à foutre. Mes pieds sont en sang en même temps que mon cœur. J'ai froid puis chaud et peur.

Les fusils se lèvent, chargés. Je vais lâcher avant, je tressaille. En un instant, avant que les balles n'arrivent sur moi et me transpercent, avant de devenir un inconnu, un cadavre de plus dans le désert, ma vie défile devant mes yeux. Je ne vois plus sauf un éclair et toutes les images de ma vie. En un instant, les quelques mois défilent et puis avant. Avant le procès ou la prison en pierre. Avant les hurlements qui agitaient la foule en colère. Avant que les gens ne me montrent du doigt dans la rue, aient peur. Et je me souviens.

Je suis Miguel, j'ai tué une famille entière à mains nues. Le père à la machette, sa mâchoire qui se disloque quand mon poing écrase sa face, la mère attrapée dans l'escalier éclatée contre le mur le sang qui coule. Les enfants avaient crié.

Je suis Miguel et je ne suis pas un cow-boy. Juste un cadavre de plus dans le désert.

Julien : Vous utilisez souvent un choix surprenant pour les narrateurs, le « héros » est parfois plus le bourreau que la victime comme Miguel dans « Juste un cadavre de plus dans le désert ». Cela vous permet-il de nous prendre à contre pied par rapport au développement de l'histoire ?

Un choix intéressant qui me rappelle un peu les westerns à la Sergio Leone (entre autre), un hommage de votre part ?

Aymeric : Oui, le développement de l'histoire amène rapidement au sentiment d'empathie en faveur du protagoniste Miguel. Devant les malheurs qui s'abattent sur lui, le langage étant mis au service d'une narration implacable, le choix de la fin s'entend effectivement comme contrepied, retournement brutal de situation. Mais en fonction d'un passé qui n'est révélé qu'à la fin. Le masque qu'on porte n'est pas toujours celui qui nous ressemble.

Julien : Quels sont vos sources d'inspiration dans votre travail d'écriture ?

Aymeric : Les sensations d'abord, pures. Cela peut paraître idiot mais c'est comme un besoin intense qui s'exprime soudainement et dont la fièvre furieuse ne s'arrête qu'une fois libérée, couchée sur le papier. Les mots qui dansent pour moi crient surtout le soir, quand ils s'allument des nouveaux feux de la nuit qui tombe et que l'encre s'anime encore...

Je lis aussi beaucoup. De la poésie persane, énormément. Rabindranath Tagore, Hyam Yared... Je lis aussi des classiques comme Jaccotet, Yves Bonnefoy... Je suis également très sensible au travail sur le texte de chansons de Manu Chao, Mathias Malzieu, qui sont pour moi de véritables voleurs de feu et artisans du langage à part entière.

Julien : La majorité de vos textes évoquent des destins souvent durs, des souffrances, des êtres brisés et pourtant on ressent un envoûtement et une beauté au travers des descriptions. Ce paradoxe est-il le but de vos textes ?

Aymeric : Oui. La sublimation de la misère et de la souffrance par le langage, la poésie. La beauté surgit partout et le pouvoir merveilleux du langage c'est de l'exprimer encore et encore...

Julien : Vous êtes aussi illustrateur, vous voulez nous en parler un peu ?

Aymeric : Oui même si le mot illustrateur est un bien trop grand mot. Je peins beaucoup sur toutes surfaces. De la bombe sur mur à l'encre sur toile, j'aime utiliser mes heures de nuit à m'évader dans mes mondes chimériques. Je crée des t-shirts et des objets personnalisés comme des coques de smartphone, du artprint... Je suis d'ailleurs à la recherche inextinguible de collaborations ou de projets si vous en avez !

Julien : Comment décririez-vous votre univers artistique ?

Aymeric : Un immense charnier d'heures dérivées, un feu qui me dévore en permanence. J'ai également pas mal d'amis avec qui je vais commencer des projets, on verra... Pour mon plus grand malheur, mes études actuelles ne me permettent pas vraiment de concilier ces deux passions à

l'impératif d'une formation scolaire et diplômante.

Julien : D'après vous, qui écrivez des textes sur le monde, qu'est ce qu'un écrivain peut apporter de plus pour faire découvrir ce monde aux gens ?

Aymeric : En parler peut-être ? Le défendre ? L'illustrer ? Le chanter ?

Julien : Enfin, Aymeric, quel est votre rêve ?

Aymeric : Ecrire et peindre. Toujours, jusqu'à perdre mon souffle. Et même si la reconnaissance ne vient jamais. Je prépare actuellement un gros manuscrit sous forme de recueil pour le proposer à différentes maisons d'édition. J'ai beaucoup de mal avec ça pour l'instant. Penser que mon travail vaut quelque chose et qu'il mérite d'être partagé. Ce paradoxe, entre le fait de trouver orgueilleux de vouloir être publié et le besoin réel et tenace, presque angoissant, d'y arriver un jour, m'habite constamment.

Sinon ma vie est une succession ininterrompue de fêtes, de rires, de rencontres, d'amours sérieuses ou impertinentes, de voyages aussi beaucoup. J'espère que ça continuera...

Les Lichens Bleus

Poème de Sylvianne Blineau

**Un ciel de lichens bleus frisés de lune,
Des pailles torsadées baroques
Et des terres amorphes.**

**Plus loin, plus haut, tournis d'orage,
Un envol de tessons.
A l'antracite joute il n'est plus de silence,
Il n'est plus de repos.**

**Le miroir se fait mur aux murmures du corps.
J'ai sur mon lit défait de félines brisures
Où des manques de nuit m'accablent.**

**Grands étouffeurs de spleen,
Les lichens bleus s'étiolent,
Happés par les corbeaux.**

**D'un coup de reins désabusé,
Refermant le lit je m'étoile.**

Extrait du recueil de poèmes « La Cinquième saison »

« La cinquième saison ne figure sur aucun calendrier.

C'est la mienne, entre cyprès et platanes, dans ce Midi tant aimé. Le Temps s'y décompte différemment, véloce, un rien sournois, où chaque pause devient voyage interne. Points de suspension ou d'interrogation sont devenus ses ponctuations. Rien n'y est jamais clos.

Écrits où la lumière se décline du bleu ancien au rouge de plus en plus présent, cette cinquième saison est mon fidèle reflet. Je vous la livre. »

ESSEBÉ
Juin 2014



Artiste

Fumi Sako



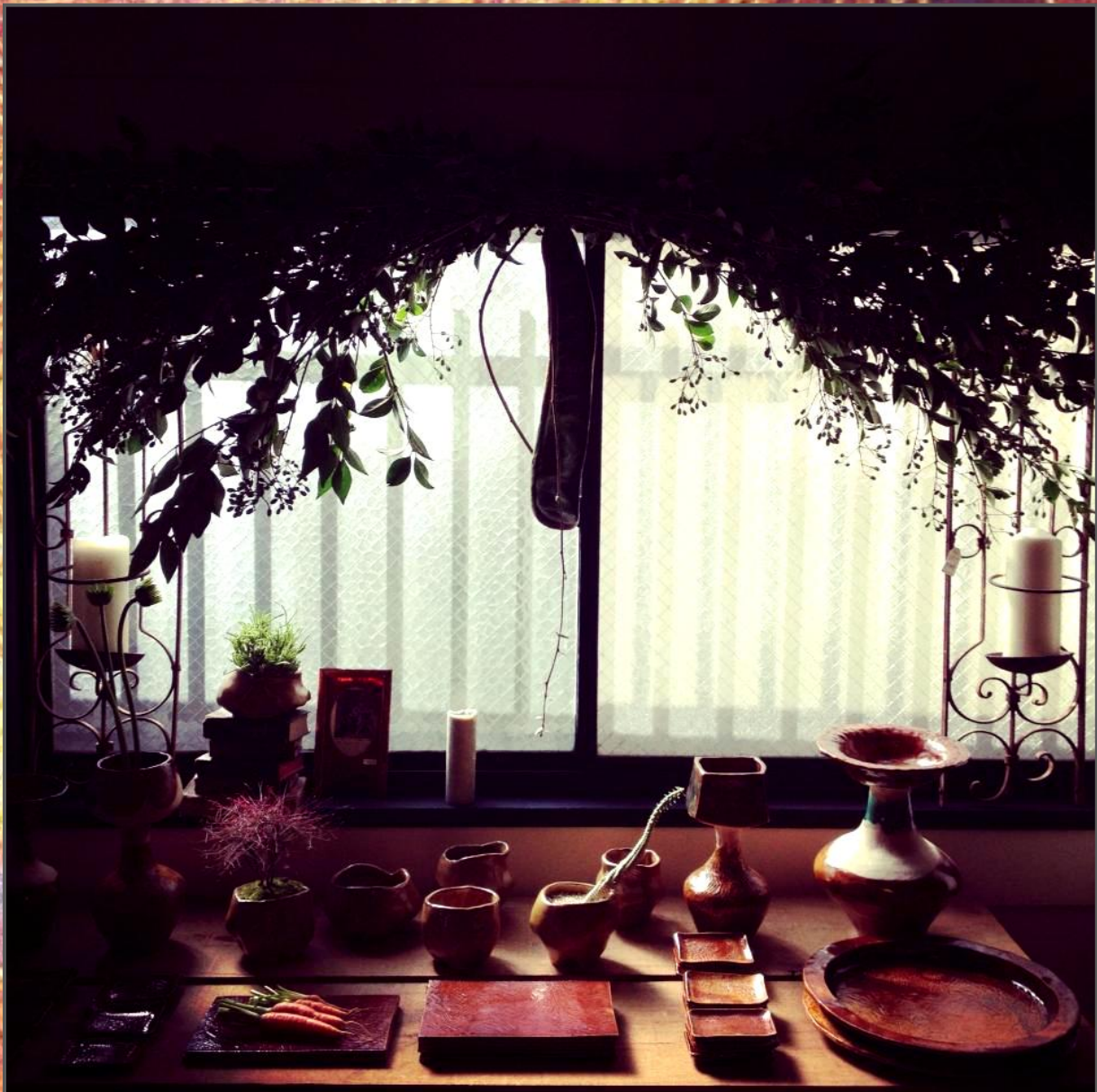
Poterie Artistique

Il y a des rencontres qui vous marquent, et changent même parfois votre vision du monde. Ce fut particulièrement le cas avec l'Artiste en poterie Fumi Sako.

Fumi est née à Kyoto et vit à Kagoshima, sur une île au centre d'une baie, sud de l'île Kyushu. La poterie est son activité principale. Elle se définit comme une Artiste même si elle possède un petit travail à côté.

Avec sa poterie Fumi insiste sur le fait qu'elle est une Artiste et non une artisane. Ces deux nominations sont bien distinctes au Japon. De même qu'il existe beaucoup de catégories dans l'Art de la poterie. Fumi, elle, se crée en tant qu'Artiste.

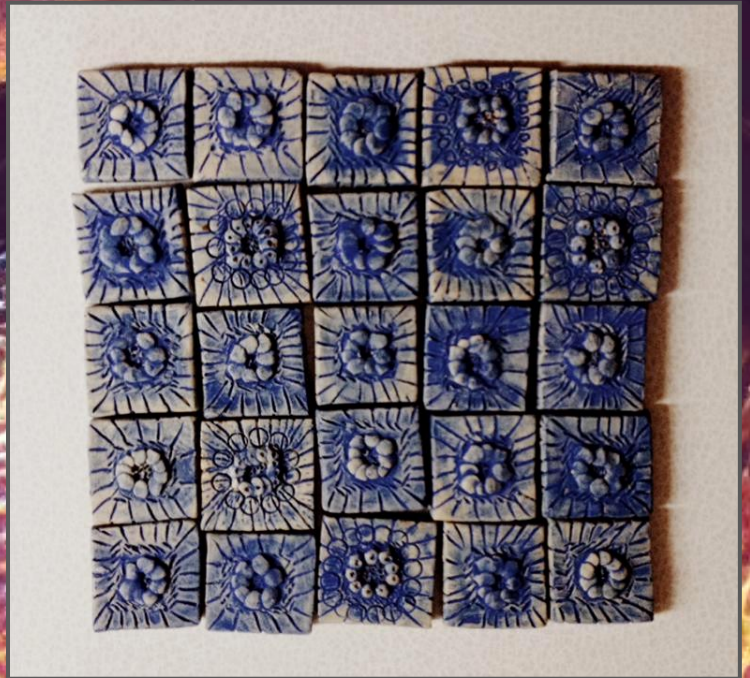
Il y a plusieurs milliers d'années, la civilisation qui occupait les îles du Japon était celle des Jômons, tribus de chasseurs cueilleurs. Leur art de la céramique était extrêmement développé, ils étaient déjà à la pointe de l'Art de la céramique tandis que le reste du monde était encore plongé dans le néolithique. D'abord usuel, leur art de la poterie est devenu sacré, créant ces célèbres figurines de terre cuite que sont les Dogus. Premiers liens sacrés avec nature dans laquelle ils vivaient en harmonie. Vieille de plusieurs millénaires, la civilisation Jômon s'est éteinte, la Japon a été rattrapé par l'Histoire, d'autres civilisations s'y sont succédé. Pourtant lorsque l'on voit l'Art de Fumi Sako, on a l'impression que cette connexion avec cet Art premier de la poterie n'a jamais été interrompue. Comme si sur des millions de Japonais, Fumi avait une vision de la poterie héritée de ses liens avec son environnement, avec la mémoire de son pays et une inspiration qui la rend tout particulièrement unique, puisqu'elle lui est propre.



Julien : Bonjour Fumi, pour nous présenter au mieux ton Art, pourrais-tu nous expliquer ce que tu nommes tes « deux grandes parties de la poterie » ?

Fumi : Pour moi la poterie se divise en deux grandes parties : - la partie utile (servir de récipient ou autre) – la partie inutile (artistique).

J'ai appris la poterie que j'étais étudiante, j'avais toujours développé de l'intérêt pour le côté artistique de la poterie. Ce n'est que récemment que j'ai commencé à faire des pots (partie utile), mais j'ai mon style original. J'essaye de faire ressentir mon histoire dans le caractère artistique de mes poteries.



Julien : Tu vis maintenant à Kagoshima, qui est un lieu très proche de la nature, comment cela a-t-il influencé ton Art ?

Fumi : J'ai un très bon ressenti à Kagoshima. La ville de Kyoto où je suis née possède beaucoup d'Histoire mais elle est trop codifiée. C'était bien pour étudier et apprendre mais maintenant, à Kagoshima, je suis plus libre pour m'exprimer artistiquement.

Je possède un caractère tranquille mais très sensible. A Kyoto beaucoup trop de choses entraient en moi.

Si je pense créer pour quelqu'un, je n'obtiens pas de très bons résultats. Maintenant, au contact de la nature, je peux me concentrer naturellement sur ce que je veux faire.



Julien : Tu as voyagé en Italie pour tes études, y as-tu ressenti plus d'inspirations là bas ou au Japon ?

Fumi : Il n'y a pas de règles, tous les endroits où je suis allée m'ont inspirée. Par exemple une scène de jardin ici ou ailleurs, dans un pays ou dans l'autre peut m'inspirer.

Les moisissures dans les jardins sont une très bonne influence.

Ou pour un autre exemple, la montagne devant chez moi à Kagoshima, j'y entends les oiseaux ou le vent, cela suffit à m'influencer.



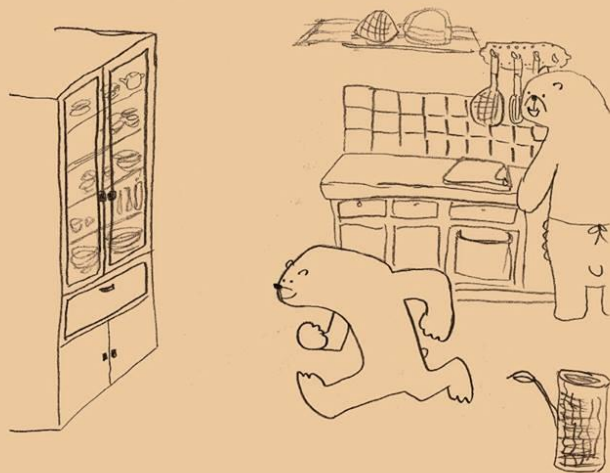
Julien : Faire de la poterie est-il une façon pour toi de te rapprocher de la nature ?

Fumi : Oui ! Je réfléchis à beaucoup de choses de la vie en général. Surtout en ce moment, je ressens une bonne balance avec ce rapprochement. Si je vends mes créations, si quelqu'un en achète, ça va être utile. Mais ce n'est pas là mon but, ce n'est pas ce que je veux absolument. C'est aussi pour cela que beaucoup de mes pièces sont uniques.

Je n'ai pas commencé la poterie parce que d'autres personnes en faisaient. J'ai vraiment trouvé une grande chose dans ma vie. J'avance petit à petit, et d'années en années, je verrais où ça me mène.

Julien : Les dessins, est-ce un autre Art que tu pratiques ? Ou accompagnent-ils ta poterie ?

Fumi : Ce ne sont pas mes dessins, mais cela explique mon histoire. J'ai fait une exposition de mes poteries à une pâtisserie. Cette pâtisserie m'a demandé de leur faire une soupière. J'ai pensé à Boucle d'or et les trois ours. J'ai changé l'histoire et inventé (ce qui a été reproduit en dessins).



Julien : Est-ce que tu ne peux créer qu'avec ta propre inspiration ? Et si un jour quelqu'un te demande de lui faire une poterie sur son histoire ?

Fumi : Ca ne peut pas correspondre. Ca ne marche pas comme ça. Ca voudrait dire que ce client ne comprend pas mon Art. On me donne un sujet et je fais ce que je veux, tel que je le ressens moi-même. C'est comme ça jusqu'à présent.

Julien : As-tu tenté une autre vie que celle liée à la poterie ?

Fumi : Après la fac, j'ai commencé à travailler comme presque tout le monde. Mais jusqu'à présent, j'ai vécu dans mon imagination. Je n'ai pas pu supporter la vie sans imagination. Ça m'a rendu malade, on m'a conseillé de créer des poteries.

Si je ne suis pas bien lorsque je suis sur mon ouvrage, ma création sera mauvaise. Et ça, je ne le veux pas. On m'a emmené visiter Machiko (la ville de la poterie), j'ai vu beaucoup de poterie un peu artistique et cela m'a inspiré. Cela a commencé à me toucher, j'ai commencé à chercher en moi-même. Lorsque j'étais en Italie, je suis passé en France chez une amie qui habite chez une écrivaine française. Lors d'une soirée de discussion, l'écrivaine m'a dit de me lancer dans la poterie, et cela m'a plus motivé que tout le reste. J'ai alors commencé à faire de la poterie.



Julien : Il y a une telle intimité avec ton Art, on a l'impression que tu y donnes une part de toi-même.

Fumi : Le sentiment est très fort des fois...et cela fait peur.

Ce que je peux faire maintenant, c'est grâce à mes visites à Machiko et en France. Je veux

essayer de mélanger le style de Machiko et de la technique de poterie que l'on nomme « cul noir ».

Comme cela, quelqu'un qui regarde ma création imaginera l'un et l'autre.

(Le style d'Art de Machiko est brut « tout le monde l'a utilisé dans sa vie »)



Julien : Tes tous premiers pas dans la poterie, tu t'en rappelles.

Fumi : Quand j'ai choisi mon lycée. Je savais déjà que j'étais différente des autres, je ne pouvais pas aller au lycée normal. Ma mère m'a emmenée dans un atelier de poterie de Kagoshima, un endroit irréel où je me suis sentie bien. Un début d'intérêt à commencé à naître.

A Kyoto, quand j'ai commencé à chercher un lycée, il y avait un lycée public des beaux arts avec département poterie. Quand je l'ai visité, l'ambiance me plaisait beaucoup. Rétro, en bois, grotte, couloir, bunker de guerre... Bref beaucoup d'histoire dans cet endroit là.

J'ajoute que quand mes parents sont repartis vivre à Kagoshima, je pensais rester à Kyoto. Mais j'avais un peu recommencé le travail et ça s'était mal passé. On m'a conseillé d'aller visiter un

peu Kagoshima, puis une amie m'a conseillé de profiter de l'opportunité de vivre là bas. Quand j'ai été à Kagoshima, j'ai visité une poterie. J'ai rencontré une dame qui était également de Machiko, un musicien, beaucoup d'artistes de cette ville. Une vieille poterie traditionnelle allait fermer, un mouvement a voulu faire revivre cette poterie avec un Art plus moderne. J'ai rencontré beaucoup de gens de Machiko, et j'ai commencé à penser que j'allais vivre à Kagoshima car c'était presque des rencontres destinées. Récemment, je suis retournée à Machiko en remerciement de cette découverte.



Julien : Pour finir Fumi, quel est ton rêve ?

Fumi : Je veux faire des expositions dans tous les endroits qui m'ont donné ma chance pour commencer ma vie artistique (Machiko, en France.....)

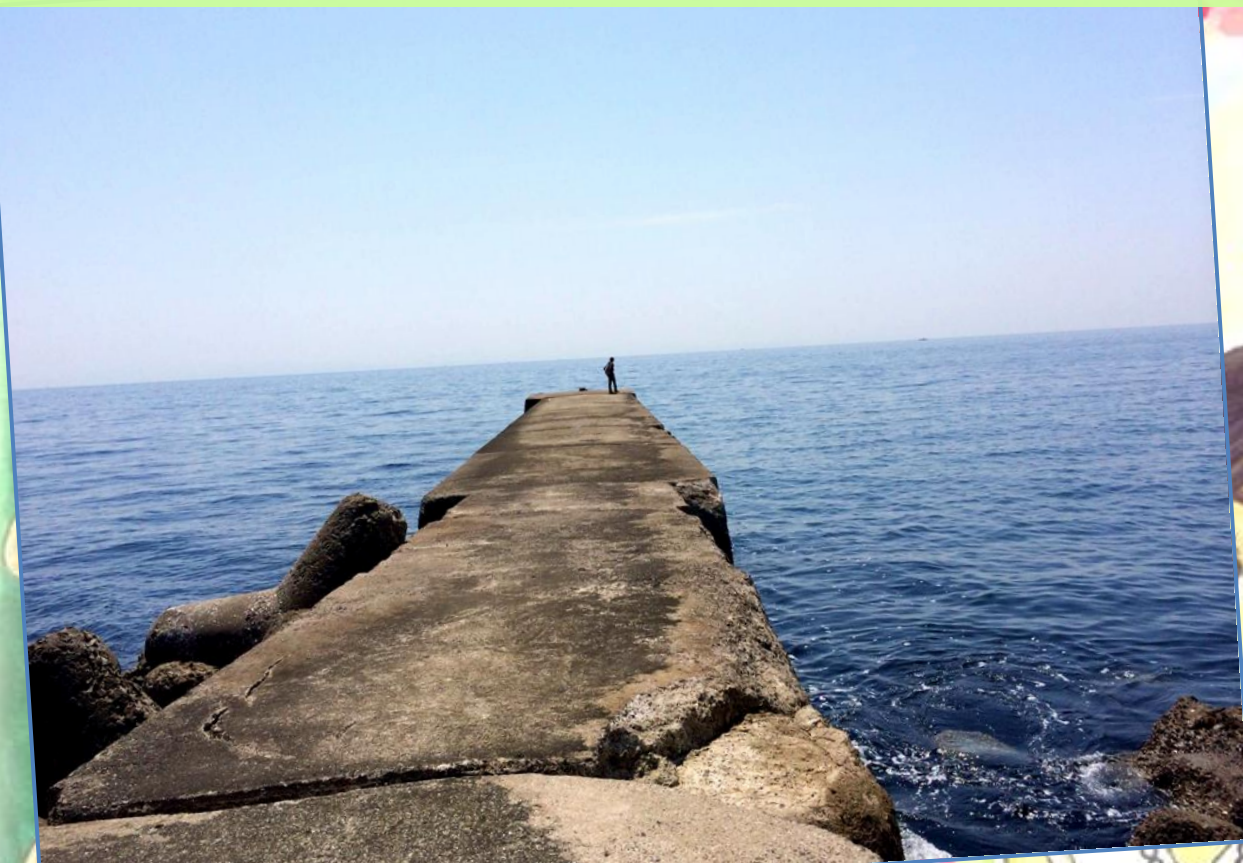
Je veux pouvoir communiquer cela chez les gens qui regardent mes créations.



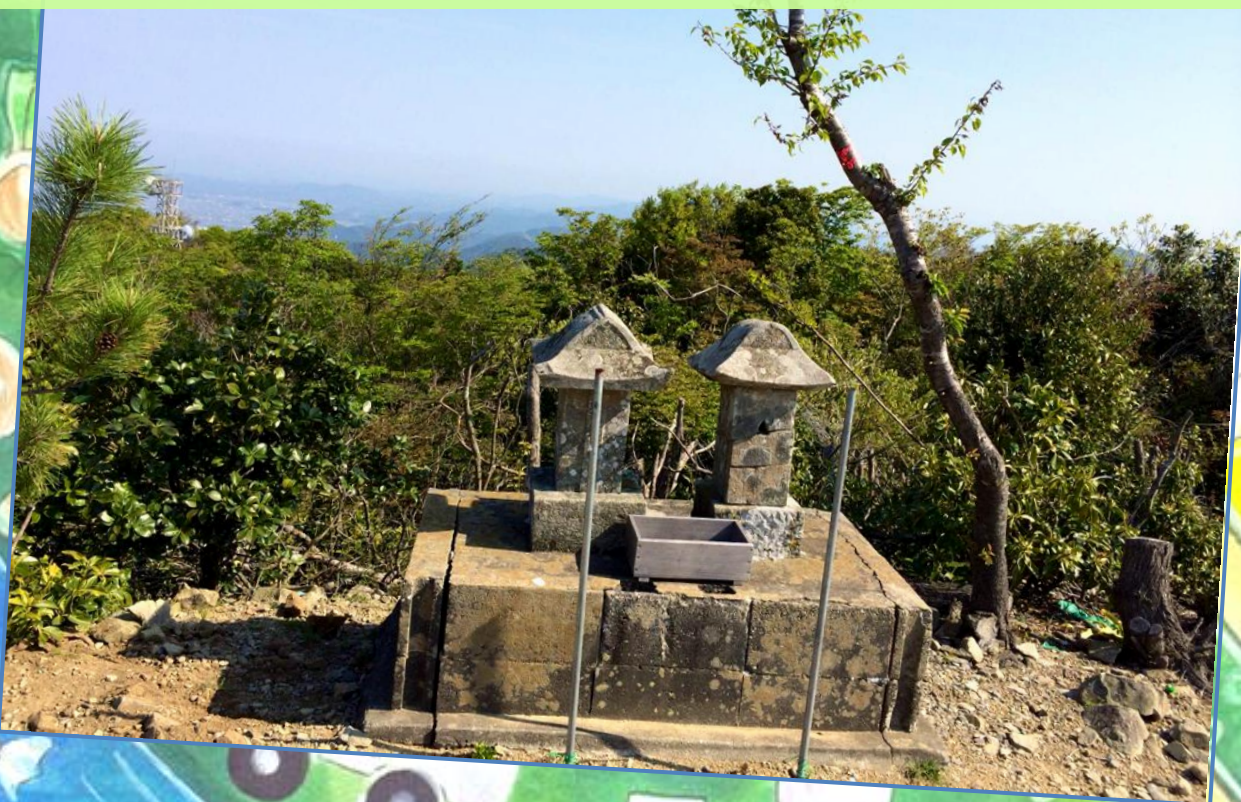


Voyages

Chronique de voyage japonais



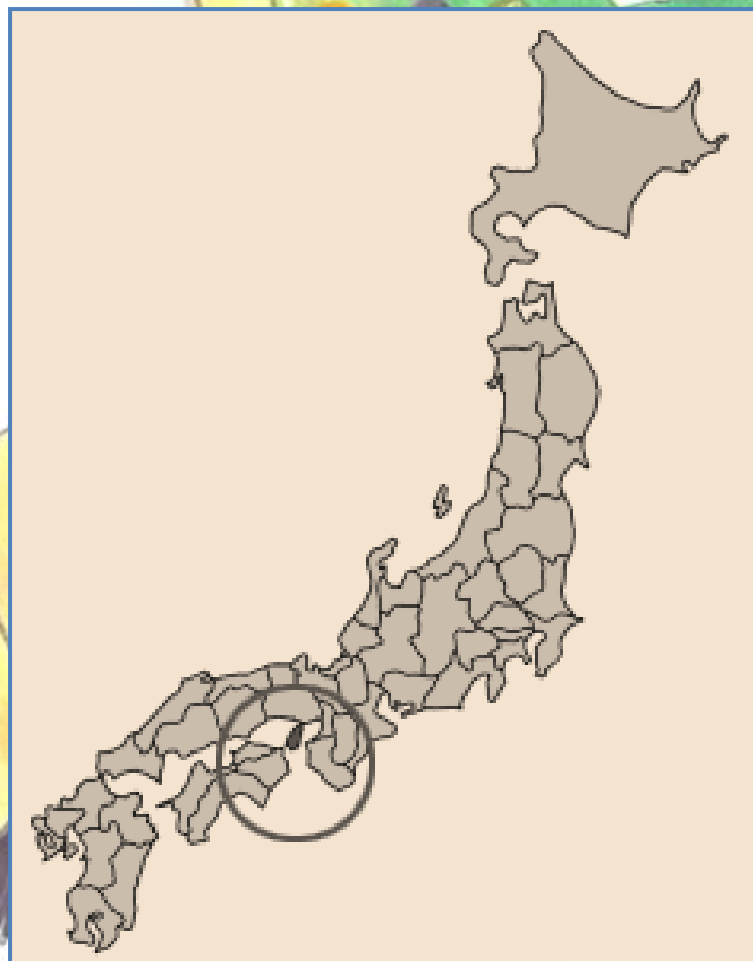
L'île sanctuaire d'Awaji



Qualifier Awaji de petite île perdue serait une grosse erreur, son emplacement géographique en ferait presque un pivot central de l'archipel japonais entre l'île d'Honshu et Shikoku. Grâce à ses deux ponts sur la mer, Awaji est un point de jonction entre les deux grandes îles. Et pourtant, cette île de la taille d'une région à beau être au large de la moderne et peuplée préfecture de Hyogo (comprenant entre autre Kobe), l'on a l'impression de pénétrer un autre monde. Le Japon offre encore une fois son image de terre de contrastes où l'extrême modernité et la nature sanctuaire se frôlent à quelques kilomètres.

« Mon voyage à Awaji, ce fut de traverser une île par le centre, monter sur sa plus haute montagne, redescendre face à l'océan pacifique, joindre une autre plus petite île près des côtes, traverser cette dernière, tout ça pour voir....Un rocher. »

Un rocher oui, mais peut être pas n'importe lequel....Car à Awaji, c'est là que tout a commencé pour le Japon, mythologiquement parlant dans la légende shintoïste de création du monde



Pour résumer l'épisode mythologique dans les plus grandes lignes : à l'origine, les Kamis (esprits divins) vivent en Haut, en Bas (sur la Terre) tout est liquide et on ne peut poser le pied nulle part. Jusqu'au jour un couple de divinités (Izanagi l'Homme et Izanami la Femme) descendent et frappent l'océan avec une lance sacrée. Les dernières gouttes tombées de leur lance forme le tout premier îlot. Il s'y installent, s'accouplent (après bien des difficultés), et commencent à donner naissance à toute une myriade de Kamis qui vont créer et gouverner à chaque élément du Japon. Parmi ces premières naissances se situent les îles de l'archipel, dont la toute première née est Awaji.

Vous saisissez maintenant un peu mieux toute la symbolique d'île sanctuaire que représente Awaji au Japon.



Le « passage d'un monde à l'autre » depuis les côtes d'Honshu s'effectue par la traversée d'un grand pont qui enjambe la mer jusqu'à Awaji. Longtemps la petite île ne pouvait être jointe qu'en bateau. Ce pont routier suscite encore aujourd'hui beaucoup de superstitions et théories du complot parmi les Japonais. Sa construction a coïncidé avec le tremblement de terre de Kobe de 1995. L'épicentre du séisme était précisément au point de jonction du pont avec l'île d'Awaji. D'où la croyance d'une colère des Kamis envers l'homme qui veut défier la nature.





L'intérieur des terres d'Awaji est essentiellement agricole, comme pour la majorité des campagnes japonaise, elle est constituée d'une population majoritairement âgée, même si l'on assiste à un retour de certains jeunes fuyant les milieux urbains. Une de ses cultures les plus renommée et celle des oignons.

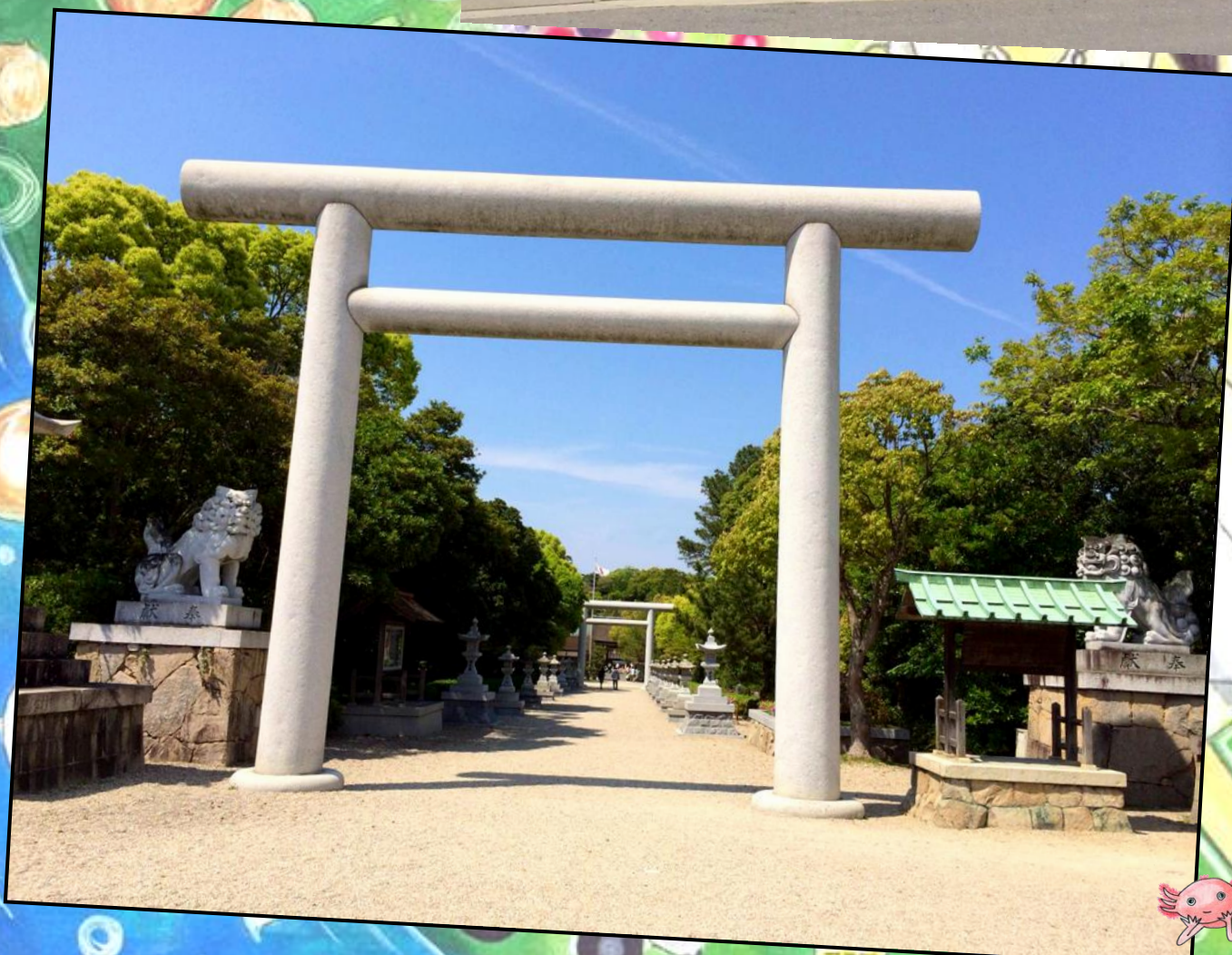
Ci-dessous, « le pont des libellules »

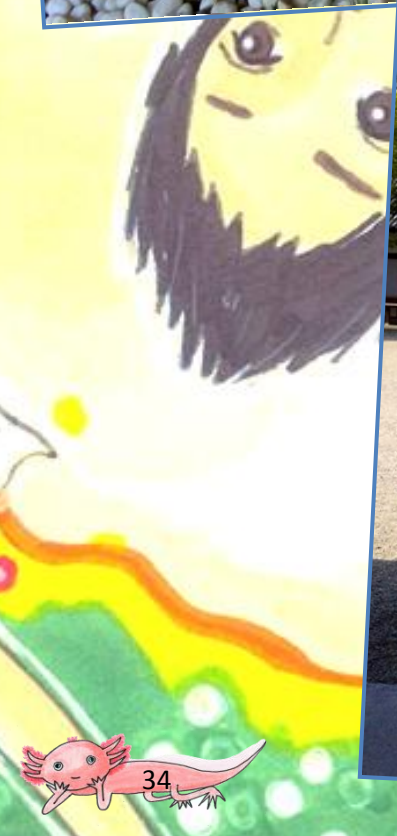



L'un des rituels de presque tout visiteur japonais voyageant à Awaji est de se rendre au temple shinto consacré à Izanagi et Izanami.

Le sanctuaire est situé au centre de l'île, Le temple est entièrement refait à neuf, constamment rénové et reconstruit selon la tradition shintoïste mais son site marquerait l'emplacement du plus ancien temple shinto jamais construit.

C'est un lieu où beaucoup vont se marier ou demander une protection contre divers malheurs.








Ci-dessous, ce parking est destiné aux véhicules qui vont être « bénis » par un prêtre shintoïste sur demande et offrande de leurs propriétaires. Il s'agit pour les voyageurs d'obtenir une protection contre les accidents de la route.

Au Japon, les outils évoluent mais les traditions demeurent.





Le temple abrite en son sein un arbre millénaire dont le tronc se divise en deux.

L'arbre symbolise le couple Izanagi-Izanami.

Un des rituels pour les couples est de faire chacun le tour de l'arbre dans un sens opposé en suivant la corde sacrée.



Chacun garde la main sur l'écorce, au moment où ils ressentent de la chaleur, c'est qu'ils sont au parfait opposé l'un de l'autre.

Ce rituel évoque un autre épisode mythologique, où Izanagi et Izanami font chacun de leur côté le tour d'un pilier sacré, lorsqu'ils se réunissent de l'autre côté, ils deviennent mari et femme.



Carré de culture destiné au riz du temple uniquement !



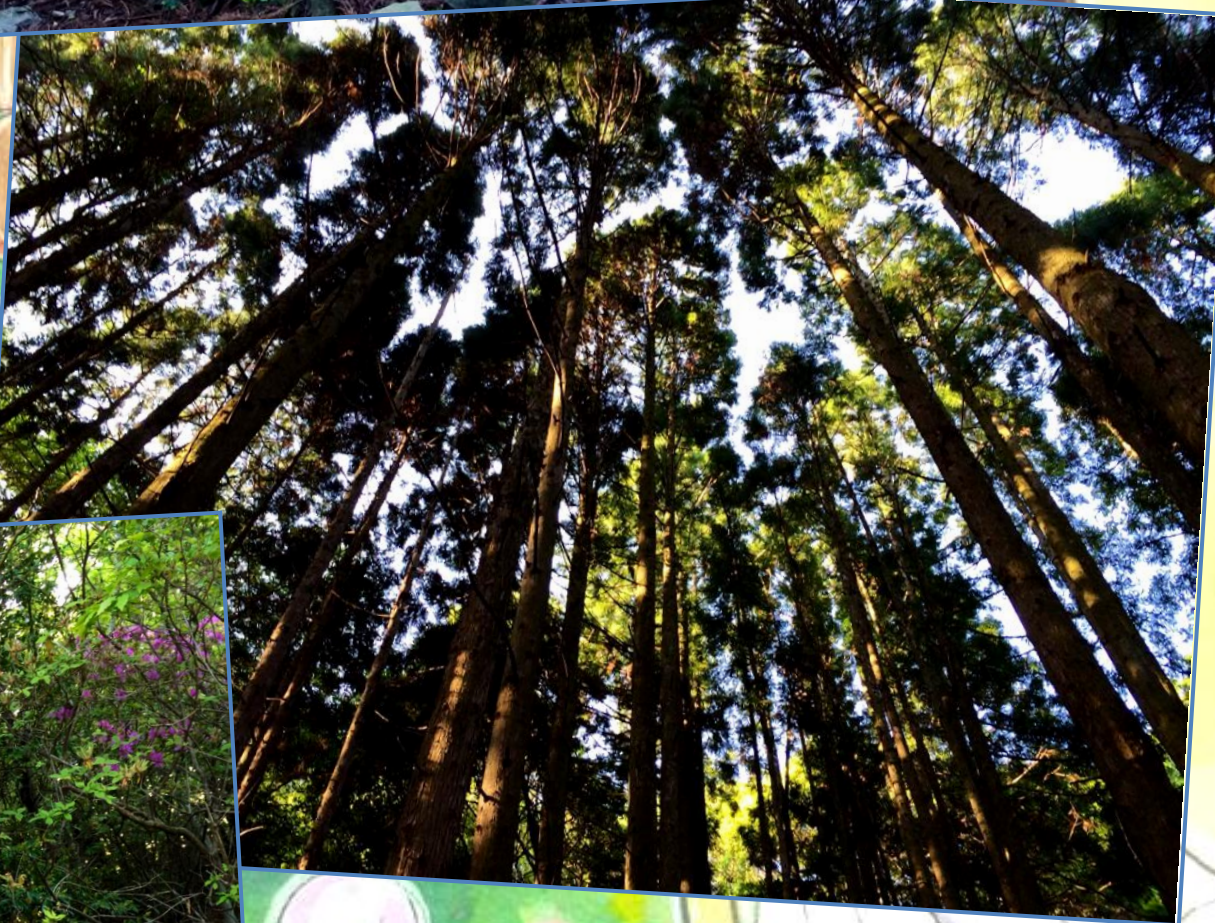
Seule et unique auto-école de toute l'île d'Awaji !



Le mont Yuzuhura se situe au sud Est d'Awaji. Le hasard a voulu que sa traversé soit le chemin le plus court jusqu'à la petite île qui sera le point d'orgue de ce voyage.

Je n'irais pas jusqu'à dire que le lieu est sauvage, mais l'immersion dans la nature y est totale, ne serait-ce que par les chants des oiseaux. Nous sommes encore au dessus des latitudes tropicales, mais le chant des oiseaux a déjà quelque chose de différent, quelque chose d'envoûtant et d'exotique.

Le départ s'effectue derrière le lac artificiel d'un barrage. L'ascension du mont, le plus haut de l'île, s'effectue par un petit sentier étroit au milieu des frondaisons. Les bornes kilométriques sont représentées par des petits calvaires bouddhistes. Toute ascension d'une montagne relève d'un acte sacré au Japon, car toute montagne est un Kami.





A la proximité du sommet, l'on croise un sanctuaire dédié à un oiseau sacré. Une bergeronnette pour être précis.

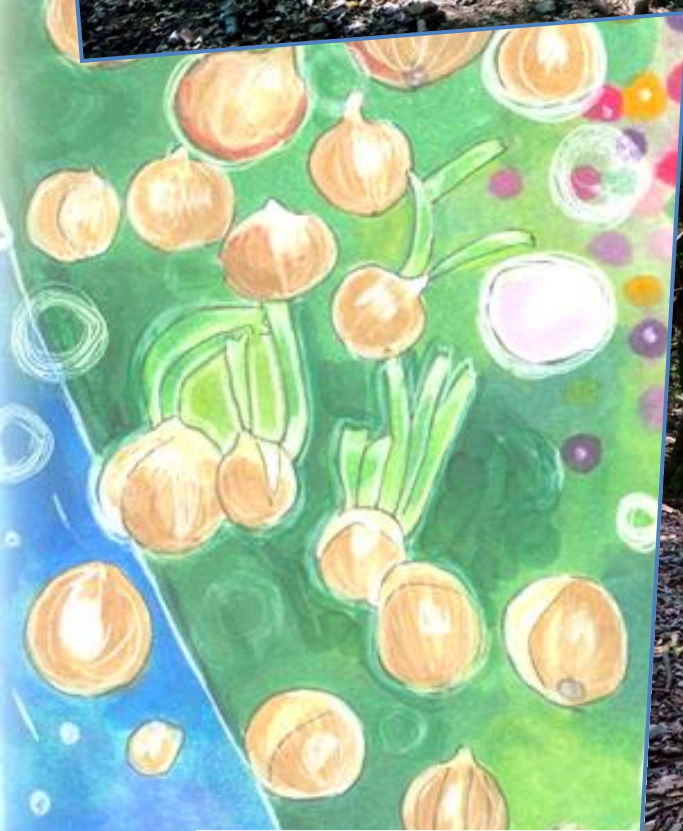
Petit retour dans la mythologie shintoïste. Les premières tentatives d'accouplement d'Izanagi et Izanami se soldent par des échecs. Au Japon, le mâle étant plus lent (plus coincé dirions nous), c'est Izanami qui a « invité » Izanagi et non l'inverse.

Pour qu'ils s'y reprennent comme il faut, une bergeronnette sacrée leur est envoyée. De sa queue, elle leur bat la mesure afin que l'accouplement réussi donne naissance aux huit premières îles du Japon.

(Cet épisode est véridique dans la mythologie shintoïste) !

C'est au sommet de cette montagne que la bergeronnette-batteuse de cadence se repose avant de s'en retourner vers les cieux des Kamis.





Arbres aux racines parasites qui grimpent, s'enroulent et traversent les autres arbres pour voler leurs ressources.



Sommet du mont Yuzuhura



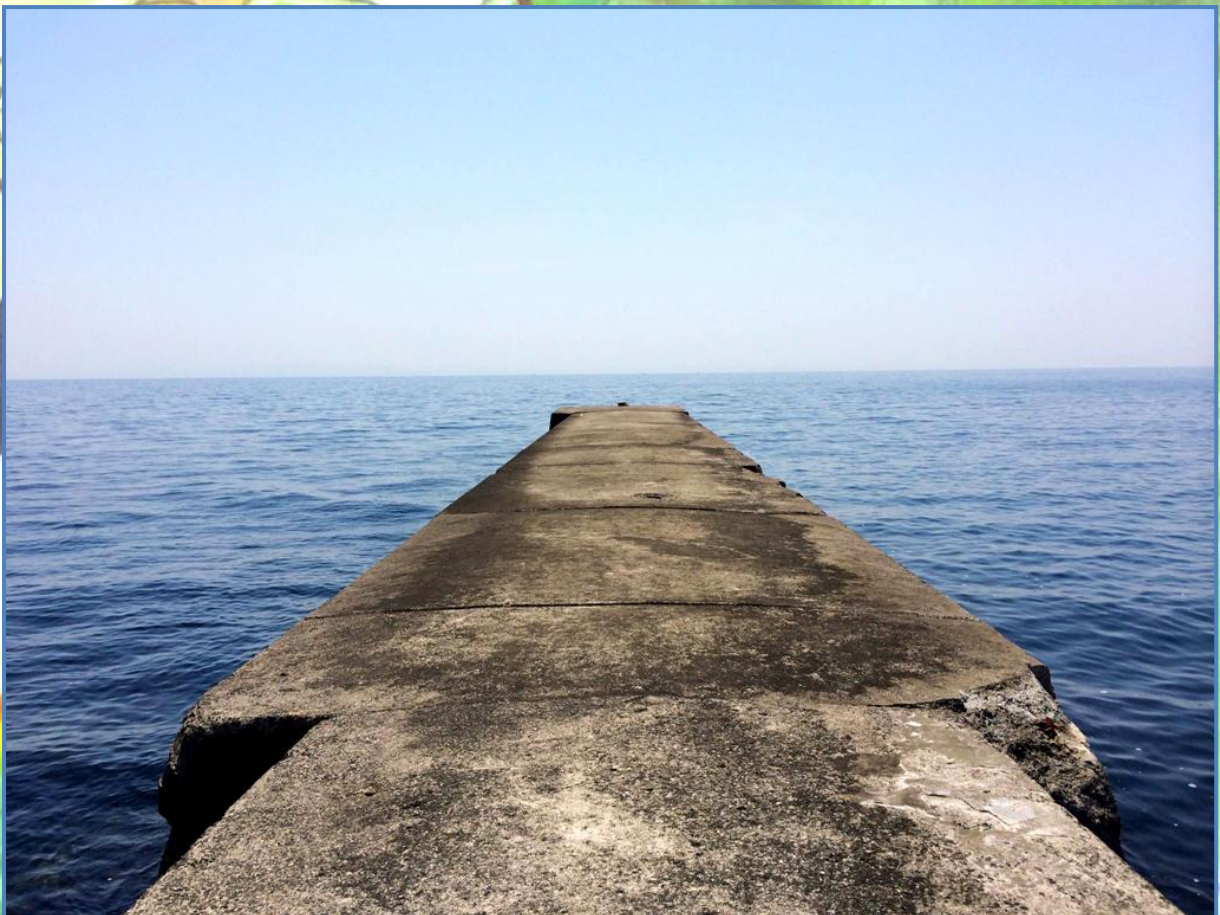


Sanctuaires de l'eau et planches de cultures dans la descente de la montagne





Et enfin, de l'autre côté de la montagne, nous atteignons la côte sud-est d'Awaji et son horizon infini sur l'océan Pacifique. La zone est très peu fréquentée, l'eau y est d'une pureté improbable pour qui n'y est pas habitué.





Le but de ce voyage, l'île de Nushima, se dessine à l'horizon. Pour y accéder, si vous n'êtes pas un pêcheur possédant son propre bateau, vous devez prendre le ferry au petit port de Nadaenjitsu. Cela nécessite de longer la côte, quelques plongeurs sous-marins y pêchent des coquillages. Nushima est encore relativement épargnée des afflux de touristes. Mais par le nombre important de ses sanctuaires, elle est un lieu de pèlerinage pour les étudiants en shintoïsme.



L'île de Nushima est parfaite pour ceux qui recherchent l'aspect rustique des petites îles japonaises : le côté renfermé et un peu bourru de ses habitants, ces petits chemins qui traversent sa nature luxuriante.

Et toujours ces chants d'oiseaux exotiques....



L'île possède cependant un grand bâtiment scolaire, une poste, un restaurant. Ce n'est pas non plus le lieu perdu au bout du monde.

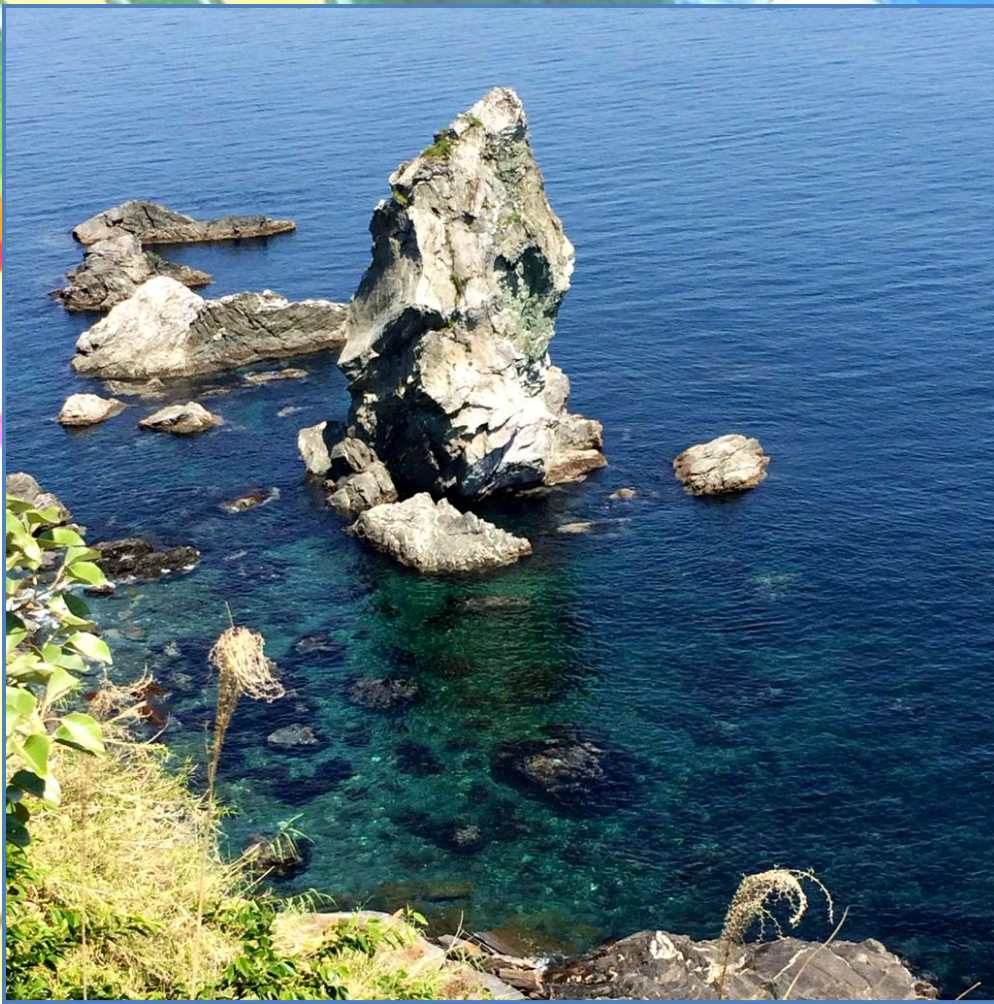
Mais il joue grandement de cette impression pour rester un havre reposant.

Et voilà le but de ce voyage en Awaji. Le fameux Rocher pour lequel nous avons traversé deux îles. Rappelez-vous la petite histoire mythologique que je vous ai racontée au début.

Selon les croyances locales, ce Rocher marque l'emplacement même du coup de lance d'Izanagi indiqué par Izanami. Soit l'acte mythique fondateur de tout le Japon

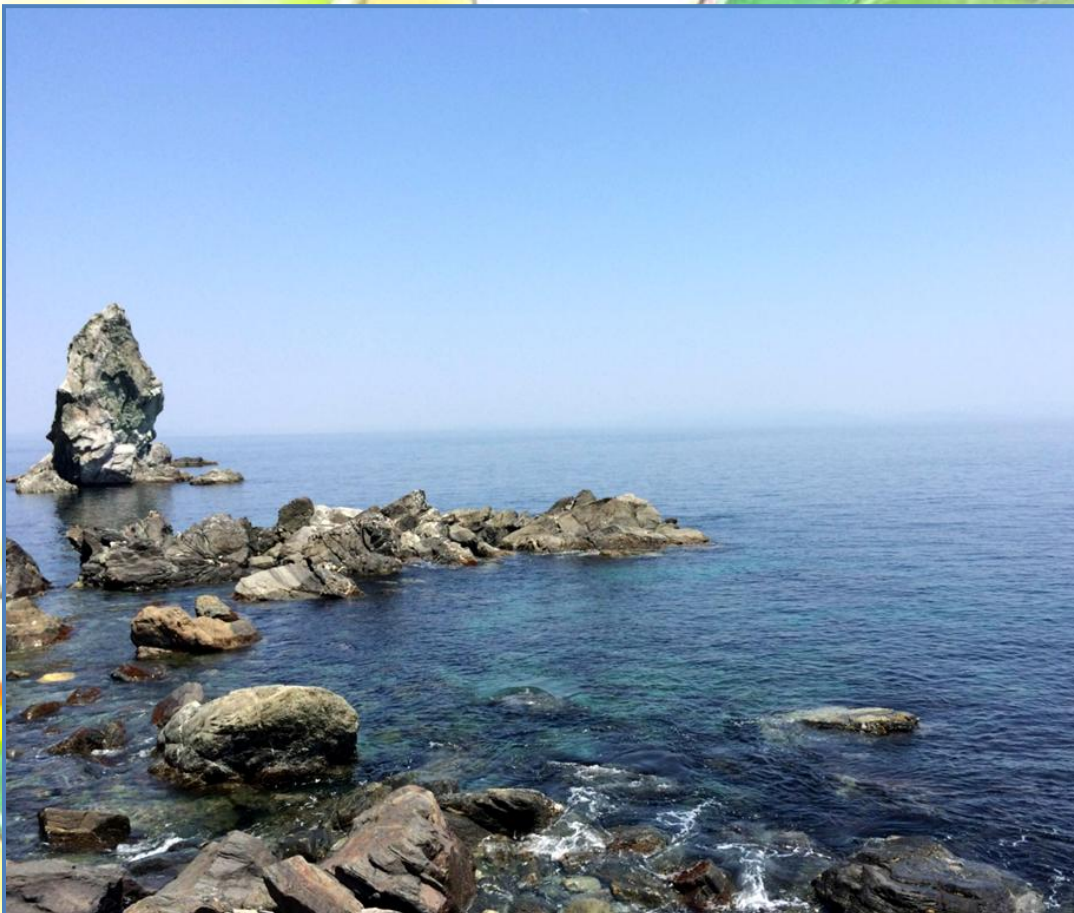
Pour la culture symbolique japonaise, ici serait le lieu où tout a commencé !





Bien sûr, ce lieu du coup de lance fondateur reste sujet à caution. De nombreux autres rochers lui disputent ce titre. Même si l'emplacement géographique du Rocher de Nujima demeure celui le plus probable par rapport aux écrits mythologiques.

Même s'il est indiqué et attire bon nombre de visiteurs, le Rocher n'a jamais été officialisé comme étant le lieu sacré shintoïste du coup de lance d'Izanagi



Pour que le lieu soit sacralisé, il faudrait que le Tenno (empereur japonais) vienne lui-même le visiter en déplacement officiel. L'empereur japonais, en tant que descendant de la déesse du soleil est la plus haute instance symbolique de la religion shintoïste.

Vous remarquerez d'ailleurs que ce Rocher n'est pas entouré d'une corde tressée comme bon nombre d'autres sanctuaires officiels. La preuve que son statut légendaire n'est toujours pas reconnu.



Pour achever notre voyage en Awaji, posons-nous à Amashioyamachi. Le port à la pointe sud d'Awaji. Avec ses flots calmes de petit port industriel, ses vieux bateaux rouillés, il achève l'image d'une île proche de grandes mégapoles japonaises, mais qui pourtant semble dans une bulle temporelle oubliée, emportée vers les horizons lointains. La ville est située non loin du pont qui relie Awaji à Shikoku, pont sous lequel se situent les « Naruto » (grands tourbillons marins).

Dans un café qui se veut adopter un petit style italien, la patronne avait plaisir d'y voir un étranger. (Les touristes sont rares à venir jusqu'ici) Elle m'a confié espérer que l'attrait touristique d'Awaji attirera plus de visiteurs étrangers. Je peux comprendre son point de vue, j'espère juste que cela ne détruira pas la charme tout particulier de cette île.



Pour assurer la transition avec la rubrique pâtisseries de Delphine, voici la spécialité culinaire locale d'Amashioyamachi. Un peu la pissaladière locale. Il s'agit d'une tourte salée avec du poisson frit sur laquelle on étale des oignons d'Awaji particulièrement doux, rehaussé d'une sauce sucrée.

L'on recommande d'ajouter une grande garniture d'oignons, presque une petite pyramide (l'oignon s'ajoute en libre service).

Ne pas hésiter à goûter si un jour vos pas vous mènent tout au sud d'Awaji.





Les gourmandises de Delphine

Gâteau du jour : Métissage sucré



Mes chers lecteurs, ou devrais-je plutôt dire mes fidèles artistes pâtissiers! -, je tiens avant tout à vous souhaiter une excellente année 2015! (Il y a déjà si longtemps que nous n'avons pas partagé un instant de création sucrée?!) J'espère que cette nouvelle année s'avèrera riche en nouveautés gustatives qui nous prouveront que oui, parfois les rêves deviennent réalité!

Dans ce numéro, je vous propose une recette en apparence classique à laquelle j'ai -comme à mon habitude! - ajouté mon grain de sucre, pour en faire une recette fraîche et pétillante qui plaira à vos papilles (et les surprendra!) :

Des cupcakes traditionnels- pourtant devenus incontournables - que j'ai baptisé " **Métissage sucré**".

Pourquoi? Mystère ! Ne soyez pas trop gourmands pour l'heure, vous allez bientôt le comprendre. Mais d'abord, laissez-vous, dans ce nouveau numéro de La Salamandre d'Axolotl, emporter dans un monde où les Terres ont pour saveurs Agrumes et Coquelicots!

Mes artistes....À vos ustensiles!

Je suis d'abord partie d'une liste d'ingrédients indispensables à toute pâte pour cupcakes ou muffins:

Ingrédients traditionnels pour réaliser 8-10 cupcakes en moyenne. :

- 120 g de beurre (j'ai pris la liberté de remplacer le beurre par une touche méditerranéenne en y incorporant plutôt environ 5 cl d'huile d'olive).
- 100 g de sucre
- 2 œufs
- 150 g de farine
- 2 cuillères à café de levure.
- 1 pincée de sel
- 2 cuillères à soupe de lait.(vous pouvez en rajouter un peu plus si votre pâte s'avère sèche).

Une fois cette première étape achevée, j'y ai rajouté une « préparation Coquelicot » onctueuse (que vous pouvez vous-même réaliser grâce à un mélange de graines de pavot et de yaourt nature).

NB : Ajouter ce type de préparations onctueuses (crèmes ; blancs en neige, etc..) contribue toujours à la souplesse et à la légèreté de votre pâtisserie. Bien que cette étape ne soit pas essentielle, elle est souvent recommandée !

J'ai également souhaité renforcer la sensation gustative de ces futures bouchées en incorporant quelques petits dés de pommes moelleuses et « crumbleuses » à ma pâte.

Une fois toutes ces tâches accomplies, je vous invite à verser le tout dans vos petits moules et à les laisser 'dorer' **15-20 min à 175-180°**.

(NB : n'oubliez pas : la cuisson varie d'un four à un autre. Veillez à surveiller toujours, de près ou de loin, vos petites créations ! Chaque cuisson est unique et elle peut être légèrement réduite ou prolongée).

Ne soyez pas déçus... Votre parenthèse artistique ne s'arrête pas là !

En effet, une fois vos cupcakes refroidis et délicatement démoulés, je vous propose un « topping » moins « cliché » et davantage mystérieux, où s'unissent vitalité et volupté.

Ainsi vous ornerez ces petits bijoux d'un **doux manteau cacaoté**. Puis en guise de **couronne**, vous y déposerez une lamelle d'écorce d'orange, un cerneau de noix, un fin carré de chocolat noir et lui offrirez comme touche finale, **un pétale de litchi**.

Vous obtiendrez alors une petite pépite, terre de saveurs où le traditionnel et l'exotisme ne feront plus qu'un pour donner naissance... **à ce métissage sucré !**

Chers artistes pâtissiers (et pâtissières!)... bon appétit marbré ! Et à bientôt pour de nouvelles aventures au pays des délices, que Julien Giovannoni me fait honneur de vous faire partager dans les Gourmandises de Delphine!

Delphine E.

« Réveillez-le gourmand qui est en vous... ! »





Remerciements et liens de sites de tous les participants de ce onzième numéro :

Rédaction :

Julien Giovannoni : julien.gio@gmail.com ; <http://juliengio.wix.com/le-singe-noir>

mariko: sunflower.815@gmail.com ; <http://marikoillustration.com/>

Delphine Enrici

Artistes :

Aymeric Le Guillou : aymeric.leguillou@laposte.net

Sylvianne Blineau : blinausy@yahoo.com

Fumi Sako : <https://www.facebook.com/mouhitoaji>

La Salamandre d’Axolotl – Magazine hybride N°11

Protection SACD N°253376

Toutes les Infos sur : <http://juliengio.wix.com/salamandre-daxolotl#>

<https://www.facebook.com/lasalamandredaxolotl>



